

Zeitschrift: Judaica : Beiträge zum Verstehen des Judentums
Herausgeber: Zürcher Institut für interreligiösen Dialog
Band: 69 (2013)

Artikel: De Bischwiller à Jérusalem et retour : la poétique des langues chez Claude Vigée
Autor: Alcoloumbre, Thierry
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-960952>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De Bischwiller à Jérusalem et retour. La poétique des langues chez Claude Vigée

Par *Thierry Alcoloumbre**

Abstract

This paper explores how multilingualism influenced Claude Vigée's life and poetics. Three issues will be discussed: First, the crisis provoked by the multiplicity of languages and the endeavour to overcome it; next, Vigée's theoretical reflections with regard to language and multilingualism; finally, the praxis of writing in the context of the influence exercised by the poet's multilingual background (in particular: judeo-alsacian dialect; biblical and modern Hebrew).

Der Aufsatz untersucht den Einfluss der Mehrsprachigkeit auf Claude Vigées Leben und Poesie. Dabei geht es um die Erörterung dreier Themen: Zuerst um die durch die Vielheit der Sprachen ausgelöste Krise und die Bemühungen zu ihrer Überwindung; sodann um Vigées theoretische Reflexionen über Sprache und Mehrsprachigkeit; und schliesslich um die Kunst des Schreibens unter dem Einfluss, den der mehrsprachige Hintergrund des Dichters (insbesondere: der judäo-elsässische Dialekt, biblisches und modernes Hebräisch) ausübt.

Introduction

L'itinéraire biographique de C. Vigée le définit d'emblée comme un poète à la croisée des langues: la jeunesse en Alsace (à Bischwiller et à Strasbourg); l'exode et le repli sur Toulouse où Vigée commence des études de médecine et rejoint la Résistance; le passage des Pyrénées en 1943, l'Espagne, le Portugal, et un exil de 17 ans aux U.S.A.; enfin l'« Alyah » en Israël et l'installation à Jérusalem, avec de fréquentes visites en France. Les stations de ce long voyage sont aussi celles d'un apprentissage et d'une pratique des langues: le judéo-alsacien, l'allemand, le français pour la jeunesse en France; l'espagnol en 1943 sur la route de la liberté; l'anglais, pour la vie quotidienne et l'enseignement à l'université Brandeis; l'hébreu après « l'Alyah » en Israël. Ces langues ne se chassent pas l'une l'autre, elles se juxtaposent plutôt dans une expérience que Vigée aime à définir comme la journée de toute une vie; le français y occupe la place centrale, puisque Vigée a choisi d'être un poète français.

* Prof. *Thierry Alcoloumbre*, professeur associé, Université Bar-Ilan, Département de littérature comparée / Bar-Ilan University, Department of World and Comparative Literature, IL-5290002 Ramat-Gan, Israël; Thierry.Alcoloumbre@biu.ac.il.

Quelle relation entretient ce multilinguisme avec la création poétique? Vigée est-il seulement un juif qui écrit français (ou alsacien)? N'est-il pas plutôt un inventeur chez qui le multilinguisme inspire une poétique originale? C'est la thèse que je défendrai ici, en suivant trois étapes: dans la première, je décrirai la crise provoquée par la multiplicité des langues et la tentative faite de la surmonter; dans la seconde, j'évoquerai la réflexion théorique de Vigée sur les langues; pour finir, j'étudierai le travail d'écriture né de la pratique des langues.

I. De la fragmentation à l'harmonie linguistique:

A. La fragmentation

1. « *E Lapin ésch e Hààs* »

La multiplicité des langues peut se vivre sur le mode du conflit: leur concurrence oppose le peuple conquis à la puissance occupante, l'exilé à son milieu d'accueil, la population minoritaire à la majorité. Vigée a connu ces trois cas de figure: né alsacien, son dialecte natal est opprimé par le français de la métropole; exilé en Amérique, il doit communiquer et enseigner dans la langue anglaise; et en Israël, l'enthousiasme de l'immigrant sioniste ne peut éluder la marginalité croissante de la communauté francophone. Chacune de ces figures amène des situations parfois cocasses, mais néanmoins douloureuses. Je citerai pour exemple l'épisode célèbre de la première leçon de français à l'école primaire de Bischwiller. La maîtresse d'école décrète: « *E Lapin ésch e Hààs* » (un « lapin » est un « Haas »); cette équation saugrenue fait éclater de rire les petits alsaciens, mais elle est lourde de conséquences pour leur avenir, car elle leur impose autoritairement les limites du réel et du discours; « Haas » était le lapin réel perçu par les alsaciens; « lapin » est désormais son seul signifiant légitime; la langue natale, naguère identifiée au réel, est à présent recouverte par une langue d'emprunt imposée, qui la ravale au rang de patois primitif et méprisé.

Une petite erreur du destin nous avait fait grandir dialectophones en Alsace: c'était comme si nous étions nés idiots, bossus, bègues ou boiteux. Cela n'était jamais dit de façon nette et claire par les autorités françaises en place, mais nous le sentions bien ainsi: nous, les mal foutus de la Parole! (...).¹

L'expérience ne manque pas d'être traumatisante. Vigée parle effectivement d'une « véritable blessure psychique qui béait en nous ». ² De même, en Israël, l'image tendre et amusée d'un écolier de quarante ans assis sur le

1 *Les Orties noires*, pp. 80-81.

2 *La Lune d'hiver*, p. 266.

même banc d'école que son fils ne peut faire oublier l'angoisse de l'apprentissage tardif.³

2. *Quelle langue choisir?*

La tentation est grande d'abandonner le parler originel pour le parler dominant, au risque de perdre son intériorité. Quand le français l'emporte sur l'alsacien, l'enfant Claude Strauss fait encore son entrée dans la vie et l'adoption du français ne contredit pas sa croissance personnelle —elle lui donne au contraire son épanouissement;⁴ pour cette raison, Strauss-Vigée devient poète français.

Mais le choix semblait encore ouvert quand Vigée arrive aux États-Unis à 20 ans ou en Israël à 40. La pression de la culture ambiante pouvait motiver l'abandon du français au profit de l'anglais ou de l'hébreu, garantissant les chances d'intégration et de succès professionnel ou littéraire. Resté fidèle au français, Vigée invoque une raison pragmatique: si poussée qu'elle soit, l'assimilation d'une nouvelle langue n'aurait pu remplacer la langue de l'enfance qui seule permet une création littéraire digne de ce nom.⁵ Pourtant cette décision ne sauvera pas le poète d'une autre menace:

3 « Quant à l'hébreu, en 1960, j'étais trop vieux déjà pour commencer à l'écrire sérieusement; J'ai appris l'hébreu élémentaire à quarante ans. Je suis allé en classe avec mon fils, Daniel, qui avait six ans quand on est arrivé à Jérusalem. Oui, j'étais vraiment assis en même temps que mon fils sur les bancs de l'école élémentaire; j'ai appris avec lui, — non plus les paroles maternelles —, mais ma langue paternelle. » (*Les Orties noires*, p. 89, et *ibid.*, p. 108): « La lutte pour acquérir les rudiments de l'hébreu a été angoissante pour moi. J'éprouve toujours des difficultés à l'emprunter, — c'est là le mot juste, hélas —, car je n'ai jamais réussi à me l'assujettir. Aussi serait-il ridicule, de ma part, d'écrire des poèmes en hébreu. Peut-être ferai-je mieux dans une autre incarnation? Dans celle-ci en tout cas, c'est fichu... Mais à travers l'hébreu péniblement appris, j'ai quand même retrouvé peu à peu la tradition aussi riche que contradictoire charriée par le judaïsme millénaire (...) » (*Les Orties noires*, p. 108).

4 Vigée insiste sur le rôle des maîtres qui l'ont très tôt initié à la littérature française et à la poésie moderne en particulier (« M. Alexandre » lui faisant découvrir Rimbaud et les Surréalistes).

5 Toujours dans *les Orties noires*, p. 88: « On ne naît pas deux fois le même sous le soleil. Il se peut qu'on ressuscite, de temps en temps, au cours d'une longue existence, mais les données initiales, les bases vivantes de l'être sont uniques. On ne peut pas jouer avec elles. C'est pour cette raison que je n'ai jamais essayé de m'exprimer vraiment en anglais, alors que j'étais assez jeune, à l'époque, pour tenter ce passage périlleux d'une langue à l'autre. Je sais fort bien l'anglais; j'ai commis et publié en Amérique quelques essais critiques en prose, mais je n'ai jamais ébauché un seul poème en anglais. ». Ce motif serait moins pré-

en milieu étranger, l'usage de la parole et de l'écriture française risque de s'atrophier, privé du renouvellement qu'offre immédiatement la pratique autochtone;⁶ d'autre part, une carrière littéraire française sera notablement entravée par l'éloignement géographique; être publié et lu à Paris est déjà une gageure pour le provincial; *a fortiori* pour le résident à l'étranger. Confronté à la disparité des langues et des mondes, le risque est grand de se trouver voué à l'aphasie. Rester poète et poète français représentait donc un véritable défi que Vigée a consciemment relevé, à notre avis avec succès. « Ecrire: tout, autour de moi, dès le berceau, conspirait à décourager pareille folie. Aussi est-ce sur ce défi à la raison, justement, que j'ai édifié ma vie ».⁷

B. Permanence et harmonisation:

La condition du succès, c'est un combat renouvelé et l'affirmation inlassable de la vie que Vigée a inscrit jusque dans son nom;⁸ or vivre, c'est aussi bien rester fidèle à sa vérité intérieure, et affirmer la possibilité du sens et de la communication humaine.⁹ Malgré l'exil et l'aliénation, la fidélité à soi et l'ouverture à autrui restent possibles, en vertu d'un langage essentiel antérieur aux mots et commun à toutes les créatures. Ce langage ne remplace pas le langage parlé, mais le fonde au contraire.¹⁰ Ce n'est

gnant sans doute dans le cas d'une écriture en prose (roman, théâtre) ou dans celui d'une autre langue que le français.

6 J'en donnerai un exemple: *Le parapluie d'Ungaretti*, traduction d'un poème anglais de Shirley Kaufman (dans: *Le Passage du vivant*, pp. 206-207), donne pour équivalent de l'anglais *Captain Hook*: « (le) capitaine Hook ». Un francophone de la métropole aurait plutôt traduit par « capitaine Crochet » (popularisé par la version française du film *Peter Pan* de Walt Disney, sorti sur les écrans en 1953).

7 *Lune d'hiver*, p. 267.

8 On se rappelle en effet que Claude Strauss, frappé par le statut des Juifs » devient Claude Vigée – autrement dit « Vie-j'ai », en référence au verset biblique « je ne mourrai pas je vivrai » (Psaume CXVIII, 17).

9 « En écrivant à mes amis, je tente de surmonter cette impression d'irréalité qui s'attache si vite aux choses de là-bas. Il faut bien que le monde existe, puisqu'on peut y échanger des signes. » (*Les Orties noires*, p. 105).

10 « Mais à l'aube de chaque jour les créatures et les choses ne parlent toujours qu'une seule langue, que je n'ai jamais désapprise au cours de mes pérégrinations. C'est la langue dans laquelle les yeux saisissent, les corps vivants s'étreignent, la tendresse passe d'une épaule à une autre. On n'est perdu qu'au niveau des langages, pas à celui des êtres. (...) A partir de là, pourquoi pas? un langage humain, formel, redevient possible. Il faut y tenir, beaucoup. Toute poésie n'est, au fond, qu'un signe de reconnaissance à l'égard de ce qui est. » (*L'Été indien*, pp. 109-110).

donc pas en trahissant ses racines mais bien en s'y rattachant qu'on accèdera à la parole. Cette fidélité à soi est finalement le seul moyen de surmonter les obstacles et permet d'opérer un renversement héroïque: le conflit des langues se dépasse et se résout à travers l'activité poétique elle-même; comme le dit Vigée dans *les Orties noires*: « Il fallait, pour transcender le dilemme de l'automutilation, engendrer en soi-même un nouvel être de langage, c'est à dire devenir poète un jour. ».¹¹

II. La théorie poétique des langues:

A. Le noyau intérieur:

La gestation de l'œuvre poétique est indissociable d'une réflexion sur les langues. On parlera d'une « théorie poétique des langues », mais sans trop presser les termes, car il est impossible de séparer ici la théorie de la pratique, l'écriture de la théorie de l'écriture.¹² Cette théorie poétique des langues reconnaît, derrière la parole première dont il était question plus haut, la vitalité d'un rythme et d'une respiration, désignés parfois par le terme « respir », néologisme calqué sur l'hébreu *ruah*' et qui désigne, comme lui, à la fois le souffle matériel et la spiritualité. Ce *respir* lui-même émane d'une vitalité présente en toute chose et décrite comme « noyau pulsant ».¹³

Pour accéder à ce noyau intérieur, il suffit au poète (et particulièrement au poète juif) de creuser sa propre solitude et sa (relative) aphasie. L'épreuve poétique ressemble au combat de Jacob avec l'ange (qui, d'après la tradition juive, est l'ange de la mort): « Jacob et poésie ont le même destin »;¹⁴ aussi la gageure tenue par le poète juif est-elle emblématique du travail poétique en général. En s'affrontant à l'exclusion, en affirmant contre toute attente la possibilité de la parole, le Juif exilé traverse une épreuve analogue à celle du poète qui essaie de briser la routine impersonnelle de la langue pour y énoncer son expérience irréductible. Par-delà le non-sens, il redécouvre le jaillissement intérieur que les langues dominantes laissées à leur routine risquaient de laisser tarir.

11 *Les Orties noires*, pp. 80-81.

12 On verra plus loin qu'elles sont toutes deux incluses dans la forme nouvelle du « judan ».

13 Voir par exemple dans *Délivrance du souffle* la série de poèmes intitulée « Noyau pulsant » (pp. 9-30).

14 « Jacob et poésie ont le même destin/ être juif /ou poète/ c'est tout un » (*Délivrance du souffle*, p. 38).

Rassurant paradoxe: la situation du poète juif qui écrit dans une langue du dehors (mais au fond, celle aussi de l'hébraïsant contemporain) est plus simple, plus nette que la condition des poètes qui se croient naïvement autochtones, ceux qui officient dans toutes ces langues mortes, encore supposées natales. (...). Tandis que nous savons faire cette différence -(nous sommes conscients, au moins, de parler dans les langues de notre exil)- ceux-là se leurrent; car enfin, toute langue en ce monde est d'abord un exil, le lieu cruel d'un manque, l'épreuve d'un secret, un défaut à combler dans l'angoisse extrême.¹⁵

Quel est le chemin de ce point d'origine? Non pas tant le langage, comme l'ont cru à tort les linguistes et structuralistes,¹⁶ qu'un en-deçà du langage, lieu silencieux assimilé à « l'aleph »¹⁷ et à la solitude du désert et du mont Sinaï. Pour accéder à ce lieu d'origine il faut comme perdre tout langage, devenir « alingue »:

Devenir alingue, être presque un frontalier qui a perdu tout langage et refuse de parler, parce qu'au fond, on ne peut pas parler véridiquement.

Première chose à faire: chercher en soi-même un lieu qui est antérieur à sa propre personne. (...) Il faut vraiment remonter en soi-même, faire ce voyage en arrière, jusqu'au lieu du rayonnement silencieux et obscur qui est avant toute langue. Se tenir là et écouter ce silence, percevoir cette obscurité rayonnante et y revenir souvent. Savoir se taire là, mais aussi savoir en bénéficier. Car c'est un don extraordinaire, une grâce.¹⁸

Plus proche de nous après le silence, il y a la musique, à laquelle la poésie de Vigée accorde une grande place; et plus proche encore, la langue maternelle, langue de notre enfance.¹⁹ Le dialecte est peut-être la langue maternelle par excellence, en vertu de son ancienneté, de sa spontanéité, de son rapport sans complexe au corps et à la matérialité.²⁰ On comprend

15 *Délivrance du souffle*, pp. 109-110.

16 Blanchot serait beaucoup plus proche de la conception de Vigée.

17 Première lettre de l'alphabet hébraïque et qui ne se prononce pas. Voir l'essai de CLAUDE VIGÉE: *Dans le Silence de l'Aleph. Ecriture et Révélation*, Paris: Albin Michel, 1992.

18 « Que représente la poète » (*Le Passage du vivant*, p. 116-117; Conversation avec J. Fr. Bouthors en juin 1992).

19 Noter que le judéo-alsacien n'est pas pour Vigée une langue « maternelle » à proprement parler, puisqu'elle lui a été enseignée par son grand-père maternel (Léopold).

20 En exergue du *Feu d'une nuit d'hiver* (1989), Vigée place cette citation de Goethe, identifiant le dialecte à « l'élément spécifique dans lequel l'âme puise son souffle »; mais il semble bien lui donner une acception originale, en insistant sur la place du corps.

l'acharnement de Vigée à parler et écrire en judéo-alsacien et pas seulement en français.²¹ Loin de gêner le travail poétique en français, cette pratique le favorise au contraire, parce qu'elle garantit l'équilibre psychologique du poète²² et, plus profondément, son rapport à la source. Il n'est donc pas étonnant qu'elle puisse occasionnellement servir pour les prières, à côté de l'hébreu... Quand Vigée, en suivant la coutume, vient glisser un placet entre les fentes du mur des Lamentations, il le rédige *en judéo-alsacien*; et d'expliquer, non sans humour: « Rien de plus sûr pour me faire entendre du Dieu de mes pères! »²³

Voie de salut pour l'intériorité menacée, la langue d'origine vient aussi servir les langues dominantes, ces mêmes langues qui prétendaient l'étouffer. Elle les sauve de la fossilisation en bousculant leurs conventions et leurs censures, en leur communiquant la spontanéité de ses inventions. Vigée témoigne ainsi d'un travail intime élaboré en lui entre l'alsacien et le français: « La matérialité originelle [des mots alsaciens] déteint, chez moi, sur les vocables français désincarnés, trop liés aux concepts, en freinant leur utilisation routinière destructrice de sens, en arrêtant leur dégradation par l'automatisme de la communication de masse. »²⁴ Il y aura donc interaction, parfois même fusion réciproque des langues à l'intérieur de la langue propre du poète. Et le français de Claude Vigée s'enrichira des apports de l'alsacien et de l'hébreu, dans une création originale.

B. Le (judéo-)alsacien et le français:

C'est à propos de l'alsacien que Vigée évoque le travail secret des langues, comparé à une alchimie mystérieuse. Un très beau texte, dans *le Passage du vivant*, compare le mariage de l'alsacien et du français à la fabrication de l'alcool de noix dont le grand-père Léopold avait le secret:

21 On renverra ici à l'évocation et aux poèmes judéo-alsaciens qui composent les *Orties noires* et *le Feu d'une nuit d'hiver*. Cet usage va de pair avec l'évocation autobiographique de l'Alsace natale (notamment dans *Un Panier de houblon*).

22 « Je n'ai pas été mû par l'enthousiasme folklorique, assez déplacé au Nouveau-Monde. La seule nostalgie du pays perdu, l'idéalisme régionaliste ne m'y ont pas davantage poussé. J'ai agi par réalisme psychologique, dans un esprit de conservation intransigeant et foncier. J'ai voulu, sans refuser par ailleurs de m'ouvrir aux univers neufs que j'affrontais, protéger mes assises intérieures. Sauver en moi le poète naissant. » (*La Lune d'hiver*, p. 265).

23 « une guerre pour un printemps » (*Moisson de Canaan*, p. 144).

24 « la pêche miraculeuse » (*Délivrance du souffle*, p. 260). Une fonction semblable sera reconnue à l'hébreu, comme on le verra plus loin.

Pour fabriquer un litre de Nusse-Schnaps il faut de l'eau de vie et quelques belles noix fraîches, qui descendent dans le flacon habillées de leur brou à la coloration sombre, au goût âpre, riche et profond... L'alcool filtre lentement à travers écales et coquilles en se chargeant de leurs substances. De cette osmose naîtra l'exquise liqueur... L'alcool concentré, c'est la langue française, limpide, pénétrante, analytique. La noix opaque, gaulée sur l'arbre, fruit de la terre nourricière, y macère dans son brou, cette espèce de boue brunâtre au parfum âcre et puissant. Pour moi, qui suis né en 1921, dans la campagne en Alsace, la noix de la liqueur ancestrale c'est le dialecte alsacien classique, avec sa variante judéo-alsacienne de mon enfance. Dans l'alchimie du Nusse-Schnaps la noix qui infuse dans la bouteille d'eau de vie reste intacte en profondeur, mais l'alcool, lui, est changé en une divine liqueur fruitée, inoubliable comme l'enfance disparue, vibrante comme la vie elle-même.²⁵

Ainsi, Dans l'alliance des langues, la puissance analytique du français met fait ressortir la substance profonde de l'alsacien qui lui donne son goût et sa force.

C. L'hébreu et le français:

La même alchimie existe pour l'hébreu, mais plus profonde et complexe: l'hébreu n'est pas un dialecte régional mais une langue nationale vieille de trois mille ans, à présent rajeunie par le retour d'Israël sur sa terre. C'est à tous ses niveaux –historiques, littéraires, philosophiques, religieux, que cette langue peut irriguer la langue française. Bien que venu tard à la langue ancestrale, Vigée l'a constamment pratiquée et suffisamment intégrée pour pouvoir consulter en langue originale les textes découverts en traduction française, et la fréquentation des maîtres contemporains²⁶ l'a familiarisé avec des contenus autrefois réservés aux initiés. Il partage la fascination commune pour cette langue d'aspect concret et spirituel à la fois, pour son « parfum du commencement »;²⁷ mais on ne s'étonnera pas de voir que c'est à sa capacité de *renouvellement* et de *renaissance* qu'il est particulièrement sensible: langue du passé, l'hébreu est aussi une langue d'avenir:

Comme Israël, l'hébreu possède un pouvoir d'avenir extraordinaire: en même temps sa puissance reste toujours enfermée dans les scories des millénaires d'histoire humaine. Et pourtant, prisonnière sous les décombres des civilisa-

25 « l'espoir en la parole » (*Le Passage du vivant*, p. 143).

26 Vigée cite André Néher, Emmanuel Lévinas, Adin Steinsaltz, et tout particulièrement Léon Askenazi – « mon maître et ami Manitou » (*Les Sentiers de ve-lours sous les pas de la nuit*, p. 89).

27 « la joie des langues » (*La Faille du regard*, pp. 279-186).

tions passagères et sous l'écorce des choses, une étincelle... l'étincelle de la lumière première!²⁸

La diversité des strates et des sens rend l'hébreu particulièrement riche en associations:

L'hébreu m'a rappelé qu'aucune langue ne peut être séparée des réalités sensibles, ni divorcée de la chair vive de ce monde, qui se réfléchit dans les mots avec ses mille nuances, dans le réseau de ses correspondances multiples. (...) Entrer dans l'univers verbal de l'hébreu, découvrir ses corrélations formelles, si suggestives et imprévues, c'est s'initier à la réalité cachée des choses visibles, aux rapports intimes qu'elles tissent entre elles sous des apparences tout à fait hétérogènes.²⁹

Or la puissance poétique de l'hébreu apparaît dans sa morphologie même: Vigée est fasciné par les racines hébraïques, dont les lettres permutées produisent une multitude de mots et de sens nouveaux. Il construira tout un poème sur les permutations de la racine L-H-M produisant les mots: *sel, songe, guérison, pain, danse, pardon*.³⁰

III. la pratique poétique des langues:

Le principe d'une fusion relative des langues se retrouve appliqué dans le travail de l'écriture. L'inventivité linguistique et stylistique y est favorisée par la très grande souplesse du genre inventé par le poète sous le nom de « judan »,³¹ qui autorise et mélange tous les registres et toutes les formes.³² Elle puise aussi au travail d'essayiste, d'exégète et de traducteur auquel s'est consacré Vigée et sur lequel je ne m'étendrai pas ici faute d'espace. Toutes les langues laissent leur empreinte dans le texte de Vigée, à proportion, certes, de leur moment biographique. L'anglais se trouve surtout dans *la Lune d'hiver*, dans le récit autobiographique consacré à l'exil américain. L'allemand apparaît çà et là, surtout dans des citations de poètes (Goethe, Hölderlin, Rilke...). L'alsacien et l'hébreu se taillent la part du lion dans l'œuvre tout entière.

28 *Les Orties noires*, pp. 154-155.

29 « l'espoir en la parole » (*Le Passage du vivant*, p. 144).

30 Voir *Délivrance du souffle* (p. 284): « Sel, songe, guérison ».

31 Par opposition au « roman » traditionnel. « Judan » et « Roman » s'opposeraient comme les productions respectives de la culture juive et de la culture « romaine » (occidentale). Voir FRANCINE KAUFMANN, « Le Judan, ou l'esthétique littéraire de Claude Vigée », in: *Ecrits français d'Israël de 1880 à nos jours*, textes réunis et présentés par DAVID MENDELSON et MICHAËL ELIAL, Paris: éd. Minard, 1989 (= *La Revue des Lettres Modernes. L'intersiècle 2*), pp. 97-112.

32 J'ai mentionné plus haut l'union de la théorie et de la pratique littéraires.

L'influence de ces langues s'exerce à plusieurs niveaux (lexical, sémiotique, sémantique) et de plusieurs façons: citation directe ou collage (surtout dans les parties narratives à vocation réaliste); emprunts de mots, de locutions, mimétisme stylistique; ou bien (et c'est le cas qui nous intéressera le plus ici) *transformation* discrète à travers la production du texte. Chacune de ces langues mériterait une étude à part; dans le cadre de cette étude, je m'attacherai en priorité à l'influence stylistique du judéo-alsacien et au travail opéré sur et à partir de l'hébreu.

A. Le judéo-alsacien:

A travers l'œuvre de Vigée, l'Alsace apparaît à la fois comme un esprit et un style, combinant la farce réaliste, scatologique et grivoise au sentiment tragique de la mort. Transposés dans le cadre français, cet esprit et ce style jouent un rôle subversif, transgressant les conventions esthétiques et morales. Par exemple, dans *Pâque de la Parole*, on reconnaîtra un écho parodique de Heidegger dans le poème « Fausses notes / Sein und Zeit »: il y est question en effet non pas des poètes « bergers de l'Etre » (dont parlait la *lettre sur l'humanisme*) mais des prêtres (égyptiens) « pasteurs de l'anous ».³³

B. La langue hébraïque:

L'hébreu retiendra ici l'essentiel de mon attention pour la variété exceptionnelle de ses avatars. Comme tel, il devient le vecteur principal de ce qu'on pourrait appeler, à la suite de Riffaterre, la production du texte.³⁴

(1) Il y a d'abord des emprunts directs, expressions hébraïques tirées du quotidien juif ou israélien, et résumant mieux que tout équivalent français l'attitude d'un peuple devant la vie. Ainsi, « la pêche miraculeuse »³⁵ nous montre une discussion entre le poète et son ami Jean-Yves, qui lui confie son désarroi de n'avoir jamais pris d'initiative réelle, débouchant sur une action concrète. Claude Vigée:

Je lui réponds en réfléchissant sur ma propre expérience: pour vivre plus et mieux, il faut prendre des *initiatives sans but*- faire ce livre par exemple, ou des

33 *Pâque de la Parole*, p. 38.

34 Je reprends ici en les élargissant les conclusions formulées dans: THIERRY ALCOLOUMBRE, « Terre promise / Langue conquise: la question de la langue chez Claude Vigée », in: *L'œil témoin de la parole. Rencontre autour de Claude Vigée*, sous la direction de DAVID MENDELSON et COLETTE LEINMANN, éd. Parole et Silence, Paris, 2001, pp. 114-133.

35 *Délivrance du souffle*, pp. 239-240.

enfants, *lamah? ka'chah!* –, construire de façon très réfléchie le monde à venir sur le double tapis roulant du métro Montparnasse-Bienvenue, justement.

Le *lamah? ka'chah!* hébreu correspond assez bien au « c'est comme ça! » français, mais tiré d'une pratique quotidienne, il situe mieux la réponse dans l'environnement de l'expérience juive; de surcroît il reflète bien la sagesse populaire israélienne et sa verve un peu impertinente. Ici, plus que partout ailleurs, l'hébreu intervient de façon tout à fait comparable au *dialecte*, qui ressurgit au cœur même de la langue standard incapable de la remplacer.

(2) Fréquemment ces emprunts directs apportent une touche exotique ou métaphysique que la traduction aurait neutralisée:³⁶ par exemple, pour évoquer un paysage d'Ashkelon, les termes bibliques *Rékiah* et *Tehom* employés à la place de « firmament » et « abîme » dans « Ricercare de sable ».³⁷

(3) les références s'élargissent souvent jusqu'à la citation, dont l'intelligence exige la familiarité avec le texte hébreu et souvent même avec son exégèse juive traditionnelle.³⁸ Ainsi le poème « Dans le défilé »,³⁹ évoquant un attentat terroriste à Jérusalem et le souvenir d'Auschwitz, inclut l'expression biblique *Ehéieh asher éhéieh* [scil. *Ehyé asher ehyé*] (Ex. III, 13) traduite en général par « Je suis celui qui suis »:

chaque instant

sur la vie

(...)

tombe le couperet

il y a treize morts

soixante-dix blessés

une mauvaise blague

ça s'est fait par hasard

Ehéieh asher éhéieh

Pour nous depuis Auschwitz

l'holocauste est perpétuel

les corps sont ceux de nos enfants

brûlés vifs

soufflés

déchiquetés...

36 On peut le comparer à l'emploi du latin biblique chez Victor Hugo (« nox », « umbra », « de profundis », etc.).

37 *Délivrance du souffle*, p. 164.

38 Ce qui laisse ouverte la question de la lisibilité de ces textes pour le grand public.

39 *Délivrance du souffle*, p. 33.

Ehyé asher ehyé est la désignation que Dieu se donne, à la requête de Moïse qui lui demande son nom (Exode, III, 14). Les traductions classiques, en s'inspirant des commentateurs rationalistes (en particulier Maïmonide) comprennent cette appellation dans un sens essentialiste: « Je suis celui qui suis ». Cependant le texte hébraïque se traduit plus exactement comme « Je serai qui Je serai » ou « Je deviendrai qui Je deviendrai », qui suggère une présence effective dans le dynamisme de l'histoire. Vigée, qui commente cette devise à plusieurs occasions (notamment dans « la mort par nos fenêtres »), y voit plutôt une sorte de projet existentiel juif, l'exhortation à ne jamais se contenter (ne jamais désespérer) du présent, mais à toujours tendre vers son avenir réalisant. Appliquée à l'actualité de la haine antijuive, elle affirme vigoureusement la vocation d'Israël et l'espoir de la rédemption finale.

(4) Dans d'autres cas,⁴⁰ l'emprunt se fait sous la forme de calques sémantiques (sèmes hébraïques, morphèmes français) qui transforment la banalité d'une catachrèse en métaphore audacieuse. Ainsi les expressions « jours de sable » (pour *yemey h'oï*) dans « la mort par nos fenêtres »;⁴¹ ou « fils d'un quart d'heure » (pour *ben reva' sha'ah*) dans « Ricercare du sable ».⁴²

(5) Le transfert au français des sèmes hébraïques s'élargit encore dans la reprise d'images ou de métaphores devenues centrales dans l'imaginaire vigéen. Elles sont souvent tirées de la Bible, mais une Bible lue à travers le vécu juif, et qui fournit bien plus que les « hébraïsmes » éculés de la rhétorique traditionnelle. Par exemple l'image du *défilé*, fréquente sous la plume de Vigée, symbolise chez lui l'étouffement, la mauvaise passe, le danger⁴³. Elle se rattache à l'hébreu *metsar* (défilé, le détroit, l'isthme) –au pluriel: *metsarim*, porteur des mêmes connotations: dans la Bible en effet (Lamentations, I, 3), la défaite de la Judée se décrit ainsi: « tous ses poursuivants l'ont rejointe dans le *défilé* » (« beyn ha-metsarim »); ce dernier terme, repris dans la liturgie juive, désigne les jours de deuil qui précèdent la célébration du 9 Ab, date de la destruction du Temple.

Toujours tirée du vécu juif, on pourrait citer la belle image du châle de prière ou *talith* tissé dans le lin ou la laine, aux quatre franges tressées, et qui rappelle un peu le « Teppich des Lebens » de Stefan George. Elle ap-

40 Plus proches de ce qu'on pourrait appeler un « franbreu ».

41 *Délivrance du souffle*, p. 103.

42 *Délivrance du souffle*, p. 161

43 Voir: *Délivrance du souffle* (p. 30), ou le titre d'un recueil de 1985: *Vivre à Jérusalem; Une voix dans le défilé*; on le trouve aussi dans *Les Orties noires* (« Au défi de l'histoire » avec J. H'ayani, 1977, p. 81: « le défilé où je me sentais coincé »).

paraît dans « Le Solstice d'hiver »,⁴⁴ comme parabole de la vie et de l'œuvre poétique:

Héritiers de la pauvre vie,
convoyeurs du désir travaillant à la chaîne
et portés seulement par notre humilité,
nous sommes tisserands de l'étoffe du cœur.
De ville en ville au ciel
dévidant nos voyages,
nous tramons dans la laine vierge des nuages
un manteau de prière à sept raies bleues et blanches:
le talith de l'espace aux dix franges nouées
sous nos doigts qui crépitent d'étoiles filantes!

L'image revient dans un entretien de 1977⁴⁵ à propos de l'écriture du « judan ».⁴⁶

Il se faufile dans le temps pour le tisser, comme on ferait un talith de paroles précaires qui, peu à peu, intégrerait dans sa texture de laine moelleuse et chaude les quatre grandes phases d'une existence juive: l'entrée sanglante dans l'alliance; l'accomplissement de la loi de vie morale; le mariage et la mort.

C. Les voies du midrash:

Au-delà encore, ce n'est plus seulement le signe ou le sème hébraïque qui se communique au texte français mais le mouvement même de leur production, -à savoir la méthode herméneutique du *midrash*, assimilable à une invention. Un exemple: à en juger par son titre, le recueil *Délivrance du souffle*, est sorti tout entier d'un midrash sur la Pâque juive. En effet, « délivrance » signifie à la fois transmission et libération; et « souffle » est une traduction fréquente pour l'hébreu *ruah*' (le *pneuma* grec, à la fois souffle et esprit); ce rapport sémantique se trouve dans le mot *Pessah*' (la Pâque juive) tel que l'interprète un midrash audacieux d'origine kabbalistique: *Pessah*' se décompose en deux morphèmes *Péh* (la bouche) et *Sab*' (qui parle): la Pâque juive, ou sortie d'Égypte, serait aussi la sortie de la parole, jusqu'alors emprisonnée dans l'exil. Le poème réitère ce mouvement de libération.

Ainsi les exemples abondent-ils de l'intégration, dans le poème vigéen, d'un *intertexte* ou d'une chaîne sémantique tirés des sources juives.⁴⁷ Ils

44 *Délivrance du souffle*, p. 97.

45 L'entretien avec J. H'ayani cité à la note précédente.

46 *Les Orties noires*, p. 76.

47 On pourrait entre autres citer, toujours dans *Délivrance du souffle*, la thématique du sang de l'alliance mais celle-ci mériterait une étude à part.

posent de nouveau la question de la lisibilité pour un lecteur non hébréophone ... sans doute ce risque est-il indissociable du pari tenu par Vigée: continuer à écrire en français au sein d'une culture différente de la culture française, *autre* que la culture française. Après tout, ce n'est pas pour rien que Vigée se définit comme « hébreu »: l'*ivri* n'est pas seulement l'homme du « passage », mais il est aussi le passeur.⁴⁸

Conclusion. Les enseignements universels:

J'espère avoir montré, à travers cette étude comment le multilinguisme est essentiel à la création vigéenne. Vigée est un poète des langues, pas seulement parce qu'il en parle plusieurs, mais parce qu'il a su nourrir de leur apport son écriture française.

Cette activité de « passeur » donne aux enseignements de Vigée une valeur universelle. A l'heure de la globalisation et de l'acculturation générales, le défi qu'il a relevé se pose à toute l'humanité, menacée d'effacement de la parole. La solution apportée par le poète juif mériterait d'être méditée: chez lui la résistance n'entraîne pas une crispation sur le passé, mais bien plutôt un surcroît de créativité dans et par la langue, à la fois fidèle à soi et ouverte autrui. L'œuvre de Vigée préfigure peut-être un « Pessah' » universel, un après-Babel qui nous sauverait des deux extrêmes: la fragmentation de langues incommunicables ou leur fusion dans une langue unique despotique.⁴⁹

Le texte vigéen pourrait servir de modèle à un espace culturel universel. A partir de langues multiples, il a créé un espace dialogique où se rencontrent des textes et des voix multiples, présence des vivants arrachés à l'oubli et à la mort.

Je citerai en conclusion l'exergue de *Mon Heure sur la terre* dédiée à la mémoire d'Evy, l'épouse tant aimée:

*Ce chant vit pour nous deux:
Dans le fleuve nocturne
Un seul cri nous emporte.
Avec mon filet, gris, raccommodé, troué,
Fait de mots déchirés, de rires et de cris,
J'ai lentement tiré un panier lourd de vie,
— comme un enfant trouvé-, hors du Nil de l'oubli.*

48 Cf. *Le Parfum et la cendre*, p. 182.

49 D'après ANDRÉ NÉHER, c'est ainsi qu'on peut comprendre la langue « unique » parlée par les constructeurs de la tour de Babel (*L'exil de la parole [du silence biblique au silence d'Auschwitz]*, Paris: Seuil, 1970, p. 111).

Ce poème résume dans une image étonnamment riche le mouvement de la création poétique selon Vigée. Placée sous le signe de l'amour, il rassemble dans son élaboration précaire (*filet, gris, raccommodé, troué*) la multiplicité des paroles et des langues qui est aussi celle des vivants dispersés, faite de joie et de souffrance. Le poème évoque Moïse, l'« enfant trouvé », mais il est lui-même Moïse, par le pouvoir de la parole qui sort et fait sortir d'exil. Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, le multilinguisme n'aboutit pas à un éloge de l'exil mais à celui de la délivrance. Le retour à Bischwiller n'est pas un retour en arrière, mais un mouvement en avant, incessant, qui jaillit sans cesse de la vie profuse d'Israël.

Œuvres de Claude Vigée citées ici:

- *Dans le Silence de l'Aleph. Ecriture et Révélation*, Paris: Albin Michel, 1992.
- *Délivrance du souffle*, Paris: Flammarion, 1977.
- *L'Été indien*, Paris: Gallimard, 1957.
- *La Faille du regard*, Paris: Flammarion, 1987.
- *Moisson de Canaan*, Paris: Flammarion, 1967.
- *Le Feu d'une nuit d'hiver*, Paris: Flammarion, 1989.
- *La Lune d'hiver. Récit, essai, journal*, Paris: Flammarion, 1970.
- *Mon Heure sur la terre*, Paris: Éditions Galaade, 2008, collection « le Siècle des poètes ».⁵⁰
- *Les Orties noires*, Paris: Flammarion, 1984
- *Un Panier de houblon* (= tome 1), Paris: J. C. Lattès, 1994; *L'arrachement* (= tome 2), Paris: J. C. Lattès, 1995.
- *Pâque de la Parole*, Paris: Flammarion, 1983.
- *Le Parfum et la cendre*, Paris: Grasset, 1984.
- *Le Passage du vivant*, Paris: éd. Parole et Silence, 2001.
- *Les Sentiers de velours sous les pas de la nuit*, Chalifer: Association des Amis de l'œuvre de Claude Vigée, 2010 (= Les Cahiers de Peut-être).

50 Dans mes citations, je ne renvoie pas à la pagination de cette nouvelle édition des poèmes, préférant les anciennes éditions qui respectaient le mélange de genres définissant le « judan ».